

Mohamed Rafik BENAOUA
Université Yahia FARES de Médéa

Djebel Amour ... et de haine de Jean MOLARD :
un hymne à l'altérité

Bon nombre de définitions de la notion de l'altérité placent l'*Ego* et l'*Alter* au centre de tout processus de reconnaissance de l'autre partie dans sa différence ethnique, culturelle, sociale et religieuse.

Jean Molard est un ancien soldat-infirmier dans la classe 56-2/A au 29^e bataillon de Tirailleurs Algériens qui nous donne à lire *dans Djebel Amour...et de haine* la véritable conception qu'il se fait du prochain. Pendant treize mois passés dans les montagnes du Djebel Amour¹, l'auteur a remplacé sa mitrailleuse par une musette de pansement et tenté de comprendre de l'intérieur ces « indigènes », capables du meilleur comme du pire.

En effet, attaché à une certaine image de l'Homme, Molard a défié l'armée française qu'il servait et l'Eglise qui l'avait envoyé en Algérie comme « séminariste ». Par le truchement de témoignages courageux, il essaie dans un style Saidien² de remonter à la source du conflit entre Français et Algériens et qui s'est soldé par une guerre des plus meurtrières. Il nous décrit comment les Français considéraient l'Autre comme une partie inférieure d'eux même. Il ajoute aussi que la plus grande erreur commise par la France se résume comme suit : « On ne peut prétendre faire une même nation de Dunkerque à Tamanrasset, ni même mener une pacification « propre », quand des populations

¹Chaîne montagneuse d'Algérie située au centre du pays et constituant une partie de l'Atlas saharien.

² Edward Said

entières et les individus qui les composent n'on même pas droit, dans la bouche des dominants, à un nom digne » (Molard, 2003 :106)

Séduit par son prochain, Molard se démarque d'une armée qui comptait maîtriser le peuple autochtone sans le connaître de près : « La relation d'une armée avec un peuple en révolte qu'il est chargé de mater est toujours difficile. A plus forte raison lorsque cette armée est étrangère à ce peuple, loin de son histoire, de sa langue, de sa culture, de sa religion, de sa manière de vivre... » (Molard, 2003 :108).

La lecture des mémoires de guerre que Molard relate suscite les interrogations suivantes : quelles conceptions Molard donne-t-il à « l'alter » et l' « égo » ? Dans quelles mesures peut-on affirmer que dans bien des cas, l'auteur se rapproche de l' « alter » et s'éloigne de l' « égo »?

Pour répondre à ces questions, nous appréhendons la notion de l'Altérité chez Molard d'un point de vue sociologique où le « dehors » et le « dedans » sont l'avert et le revers d'une même médaille, pour ainsi reprendre Georges Simmel. (Simmel, 1908)

I) L'altérité du « dehors » dans *Djebel Amour ...et de haine*

Dans un chapitre qu'il consacre à la notion d'altérité, le sociologue allemand Georges Simmel souligne que l'unité de la distance et de la proximité, présente dans toute relation humaine, s'organise en une constellation dont la formule la plus brève est Cette antinomie est développée davantage par Simmel en « altérité du dehors » et « altérité du dedans » :la distance à l'intérieur de la relation signifie que le proche est lointain, mais le fait même de l'altérité signifie que le lointain est proche (Simmel, 1908 : 54).

Pour ce qui est de l'altérité du « dehors », Simmel précise qu'elle concerne les pays, peuples et groupes situés dans un espace et/ou un temps distants et dont le caractère « lointain » voire « exotique », est établi en regard des critères propres

à une culture donnée correspondant à une particularité nationale ou communautaire. (Simmel, 1908 : 54). La réflexion du sociologue allemand nous conduit à comprendre que l'altérité du dehors dont il est question dans *Djebel Amour...et de haine* serait synonyme de compassion, reconnaissance et rapprochement de l'alter qui est l'individu algérien pendant la guerre d'Algérie .

En effet, dès les premières lignes de ses mémoires, Molard n'hésite pas à préciser aux lecteurs qu'il est parti en Algérie non pour faire la guerre mais pour passer le service militaire qui avait à l'époque un caractère obligatoire pour tous les jeunes français en bonne santé. Il ajoute aussi que la formation dont il avait bénéficié au séminaire l'avait grandement préparé pour ne jamais porter les armes car elle condamnait toute sorte de torture et de racisme :

Certains professeurs étaient fortement opposés, au nom de la foi chrétienne et de la simple morale humaine, aux violences faites aux populations et surtout l'utilisation de la torture. Et j'avais ainsi baigné depuis 1954 dans ces idées du droit des peuples, du respect de tout homme, du rejet du racisme et surtout du refus de la torture. (Molard, 2003 :16)

Dans un autre passage, l'auteur confie aux lecteurs que ses propres positions avaient été confortées par un conseil que son formateur au séminaire lui avait donné au moment où il s'apprêtait à quitter le séminaire pour rejoindre le port de Toulon où on regroupait tous les jeunes appelés qui partaient en Algérie :

Je me souviens qu'au moment du départ, alors que je le quittais, le professeur de séminaire qui était davantage chargé de ma formation m'a dit avec une certaine solennité : « et n'oublie pas Jean, que j'aimerais mieux te savoir mort que complice de tortures ». Une telle phrase, objectivement dure, je l'avais acceptée parce qu'elle correspondait à un choix de vie. (Idem :104)

C'est ainsi que Molard avait pris la décision de passer son service militaire en tant qu'infirmier non en tant que véritable soldat de terrain, remplaçant sa mitrailleuse par une musette de coton et de bandelettes. Aussi, souligne-t-il clairement dans ses mémoires qu'il faisait partie d'une minorité de soldats français venus en Algérie contre leur gré et qui s'opposaient à toute forme de traitement inhumain des indigènes qu'il répartit en trois catégories : les Algériens qui étaient dans l'armée française, les Algériens qui étaient dans les rangs du FLN³ et le reste de la population algérienne.

Concernant les Algériens de l'armée française, Molard dénonce une certaine injustice dans le traitement par rapports aux soldats français. Il n'arrivait pas à comprendre comment un arabe qui lutte pour la France et qui laisse même sa vie sur le champ de bataille se fait traiter comme un soldat de seconde catégorie par les responsables militaires français :

Et pour moi, le premier boulot, en même temps que l'inventaire des dégâts, est surtout de rassurer le blessé. Non, il n'est pas seul dans ce chaos de bruit de cris de sang, mais non, Ali,(ou Robert), dis pas ça, je t'assure, tu vas pas mourir, ton turc, c'est pas bien grave. Il faut lui parler à tout prix, lui dire n'importe quoi, qu'il va avoir une permission, qu'il sera rapatrié en France ou qu'il retrouvera son douar. (Ibid. 44)

Dans un autre passage, Molard condamne la manière dont on faisait le deuil quand un soldat français et un soldat musulman tombaient sur le champ de bataille. Il se demande si les « musulmans » qui sont morts sous l'uniforme français sont comptabilisés parmi les morts du camp français. Il ajoute aussi que la politique de l'armée française quand un soldat perd la vie était connue et approuvée par les autorités françaises:

³ Front de Libération Nationale algérien.

Ces bataillons de tirailleurs présentaient l'intérêt, en cas de décès, de ne pas traumatiser à tout coup l'opinion publique métropolitaine. Quand le village de Saint Machin les Ormeaux apprenait la mort d'un de ses gars, c'était des centaines de gens, bouleversés, qui se demandaient à quoi servaient ces combats qui leur tuaient leurs jeunes et n'en finissaient pas. Quand c'était Ahmed ou Mustapha qui tombait dans le djebel, il n'y avait pas de dégâts collatéraux en métropole. (Ibid. 43)

Outre les indigènes de l'armée française, Molard avait toujours de la compassion pour les combattants algériens qui tombaient entre les mains de l'armée française. Dans un passage empreint d'humanisme, l'auteur nous confie qu'à chaque fois il était appelé à soigner un combattant algérien pour qu'il révèle le maximum d'informations, il le traite comme un soldat français, comme un Homme tout simplement : « Déjà dans le coma de la mort, je fais ce que je peux, avec le plus de douceur possible, non pas pour le rendre présentable, je m'en fiche, mais pour que dans son agonie, il sente enfin une main qui ne lui veut pas de mal. »(ibid.78)

Le même comportement était réservé par Molard aux combattantes du FLN. Il nous dit d'ailleurs qu'en faisant semblant, un jour, de soigner une vieille qui n'avait plus que quelques heures à vivre, il était heureux d'avoir vu dans ses yeux autre chose que de la peur et de la haine rentrée. Et qu'il y avait, pour une fois, une petite lumière qui ressemblait à un regard d'humanité. (Ibid.71)

Pour ce qui est de la troisième catégorie d'Algériens, elle représente la majorité des autochtones qui espéraient vivre dignement dans une Algérie algérienne, dans un climat d'honneur et de fierté. Ils n'avaient selon Molard aucun pouvoir, ni économique, ni politique et étaient privés de toute reconnaissance culturelle. Ils vivaient comme des êtres tolérés pour les travaux manuels mal payés, ou refoulés dans les montagnes ou dans « le bled » (Ibid.107)

De même, l'auteur attaque de front le racisme linguistique dont souffraient les algériens durant la période coloniale. Les appellations désobligeantes pour désigner les individus ou des familles d'individus expriment selon lui un refus de reconnaissance de dignité, d'égalité et bien évidemment de fraternité et révèlent l'impossible cohabitation dans l'égalité : « Il y a bien plus que de simples mots déplaisants, il y a le refus de considérer l'autre comme un homme à part entière. Dis-moi comment tu nommes l'étranger et je te dirai l'idée que tu te fais de l'humanité. » (Ibid.107)

Convaincu de l'échec du projet chimérique de l'Algérie française, juste et fraternelle, Molard souligne dans un passage saisissant et porteur de sens qu'on ne peut prétendre faire une même nation de Dunkerque à Tamanrasset, ni même mener une pacification « propre », quand des populations entières et les individus qui les composent n'ont même pas droit, dans la bouche des dominants, à un nom digne. Il est à signaler aussi que dans *Djebel Amour ...et de haine*, la reconnaissance de l'« alter » comme un homme qui a droit au même traitement que l'« égo » est accentuée sur le plan typographique par l'emploi des termes dévalorisants entre guillemets, une technique à laquelle Molard recourt pour dire aux lecteurs qu'il était contre toute sorte d'injures ou d'appellations désobligeantes. Parmi les appellations, porteuses de mépris et de haine, proférées contre la population autochtone et qui sont mises entre guillemets par l'auteur, nous recensons : « fellaga », « ennemi », « méchants cons », « zone à nettoyer », « chasse aux rebelles », « hors la loi », « fellouzes », « sales gus »...

En gros , nous pouvons dire que Jean Moloard -en dépit de son statut de soldat parti faire la guerre d'Algérie- s'était préparé moralement pour rester fidèle à ses conceptions humanistes de l'« autre », tout en essayant de sensibiliser l'opinion publique française sur des faits qui continuent jusqu'à présent à ternir son image. Il n'a pas peur de dire dans l'après-propos de ses mémoires qu'il ne

décrit que ce qu'il a vécu en Algérie entre 1956 et 1957 et que connaître la guerre et ses dangers lui a permis de gagner le droit de parler sans se faire traiter de moraliste de bureau. (Ibid.130)

De même, il est à signaler que cette altérité du « dehors » qui fait de l' « alter » un congénère immédiat, se place aux antipodes de ce que Simmel entend par « altérité du dedans » qui fait de l' « égo » un dissemblable qui s'éloigne davantage de la logique et de la raison par ses comportements et ses convictions. Comment se manifeste donc cette altérité du « dedans » dans les mémoires de Molard ?

II) L'altérité du « dedans » dans *Djebel Amour ... et de haine*

Pour décrire la situation où le prochain se retrouve au cœur de ce qu'on entend par l'altérité du « dedans », Georges Simmel précise qu'elle est liée à une appartenance de groupes (national, ethnique, communautaire, religieux...) qui se distinguent à l'intérieur d'une organisation sociale ou culturelle et peuvent y être considérés comme source de malaise ou de menace (Simmel : 1908 : 54). Molard faisait partie de la « Gauche » qui était contre la guerre et qui constituait un réel danger et une sérieuse menace contre les projets expansionnistes de la France coloniale. A travers ses mémoires, il décrit un malaise existentiel dans une société passive, une sorte de solitude dans les rangs de l'armée qu'il sert et l'église à laquelle il se voue. Cet éloignement du prochain dont il est question dans *Djebel Amour et... et de haine* gravite autour de deux pôles essentiels que Louis Althusser appelle (Appareil Répressif de l'Etat et Appareil Idéologique de l'Etat) (Althusser, 1970 : 67)

Pour ce qui est de l'ARE, Molard affiche clairement dans ses mémoires son mécontentement vis-à-vis des pratiques policières et militaires en Algérie dont le maître-mot était la « torture ». Il précise aussi que la torture touchait à la fois les prisonniers algériens et les Français qui œuvraient pour que les Algériens aient

leur indépendance. L'affaire « Maurice Audin » est un exemple des plus synthétiques de cette torture généralisée puisqu'elle avait fait monter d'un bon cran la tension et les critiques, nous dit-il en pensant aussi qu'en supprimant les opposants ou en les faisant taire, le pouvoir ou les ultras supprimaient toute possibilité de débat et instaurent la dictature de l'idée unique. (Ibid.156)

Il ajoute également que le caractère despotique de l'armée française entraînait tous les jeunes français dans une guerre dont il ne connaissait que l'appellation et qui les muait en parfaits sanguinaires : « Peu avaient des convictions politiques un peu structurées, d'autant moins que l'âge de la majorité légale était de 21ans. On imposait à ces jeunes le devoir de tuer, alors qu'ils n'avaient pas encore le droit de vote ! ... » (Ibid. 22).

Molard se moque aussi de ce projet de pacification « armée » que les autorités militaires de son pays voulaient faire réussir par tous les moyens. Dans un registre sarcastique, il souligne qu'il fallait ratisser, nettoyer, purger, contrôler, passer au peigne des fusils, pour tout dire « pacifier », afin d'en extraire toute présence humaine, forcément hostile. (Ibid.32)

Pour décrire les conséquences des horreurs de la guerre, il n'hésite pas à dire que la guerre d'Algérie a fait des militaires de « véritables machines à tuer » qui restaient insensibles dans les situations les plus macabres :

On peut manger, bien assis sur sa pierre et de bon appétit, sans même leur avoir tourné le dos, à trois mètres de cadavres dont les brûlures sont pourtant horribles à en vomir. Qui, en temps normal, pique-niquerait à côté de corps étendus et défigurés ? C'est ce jour-là que j'ai brutalement réalisé : mon pauvre vieux, qu'est-ce que tu es devenu ? (Ibid.64)

Les méthodes de l'armée française sont comparées par Molard à celle de la Gestapo nazie qui est facilement identifiable et relativement aisée à dénoncer, parce qu'elle se fait « à froid », systématiquement et qu'elle engage la

responsabilité d'un Etat qui « couvre » sa pratique tout en la niant.(Molard, 2003 :75)

Dans un passage poignant, l'auteur nous donne à lire une scène où l'animal se faisait plus humain que les soldats qui prenaient du plaisir à chaque torture, à chaque contrôle routinier musclé :

L'horreur du tableau a été moins dans le degré de blessures infligées au vieil homme, que dans la différence du comportement des hommes et de la bête. Le chien, manifestement, n'avait aucune envie de s'acharner sur un homme exposé au grand jour et immobilisé...les gradés et son maître semblaient devenus enragés par le manque de zèle de la bête. On les sentait prêts à mordre à sa place. Triste spectacle de ces hommes à qui un chien semblait donner une leçon d'humanité. (Ibid. 97)

Pour appuyer davantage sa position vis-à-vis de cet outil de l'ARE, Molard souligne que l'armée française avait donné aux militaires tous les pouvoirs, y compris celui de vie et de mort, et enlevait aux « indigènes » le peu de droits qui leur avaient été concédés. Il termine cette incrimination par affirmer qu'en Algérie, la torture, si largement pratiquée, allait de soi, coulait de source, de la source coloniale, de la source du racisme(Ibid.112).

De la dénonciation de l'armée française, Molard se tourne vers la presse et l'Eglise, deux outils de l'Appareil Idéologique de l'Etat qui ont fortement contribué à ce qui s'est passé en Algérie entre 1830 et 1962.

En parlant de la presse française, l'auteur commence par dire que les militaires français étaient fortement conditionnés par une certaine presse qui faisait l'apologie de la guerre et d'expansionnisme au nom de la civilisation et du christianisme. Il n'hésite pas à dire que le comportement des militaires n'était que le reflet et l'expression de ce que leurs parents, leur environnement, leur

milieu pensaient de l'Algérie, de la colonisation, des populations arabes, de la répression ou de la torture(Ibid.22).

De même, il cite quelques titres de journaux qu'il lisait secrètement au séminaire car ils se réclamaient de l' « opposition » et luttait pour que l'opinion publique abandonne les conceptions stéréotypées de la guerre et des populations étrangères tout en remettant en question la politique dite de « pacification » :

Au séminaire aussi on lisait beaucoup la presse, y compris les journaux « d'opposition » qui critiquaient cette guerre, la colonisation qui l'avait provoquée, les positions des responsables politiques et beaucoup d'entre nous faisaient leurs critiques et les condamnations des méthodes utilisées par l'armée française. ...Nous lisions beaucoup, surtout « une certaine presse » que nous nous échangeons : *France-observateur, l'Express, Le monde, Témoignage chrétien, le Canard enchaîné...* et les discussions portaient désormais sur la guerre, la torture, les doutes sur les résultats de la pacification (Ibid.17).

Comme exemple de la propagande mise en place par l'armée française, Molard cite dans ses mémoires un certain Léo. P., un journaliste venu en Algérie pour couvrir la guerre en fonction des exigences de l'armée française. Ce dernier excellait selon l'auteur dans le récit décalé de ce qu'il voyait, notait, et vivait sur le terrain :

Léo.P.n'était pas un militaire, il était journaliste, venu pour faire du reportage...et le soir à la radio du commandant, il dictait des articles qui nous paraissaient un peu « décalés » par rapport à notre propre vision des choses. Il rappelait une grande imagination et un verbiage de circonstances (Ibid.138).

Poursuivant son indignation, Molard décrit d'une manière neurasthénique le manque de professionnalisme, d'objectivité et de neutralisme d'une presse qu'il

qualifie de « symptomatique ». Il nous confie que cette presse qui était censée jouer le rôle de « garde-fou » dans la société a malheureusement beaucoup participé à ce concert de simplismes, en s'interdisant toute autre parole que celle des factions en place. L'auteur n'hésite pas à pointer du doigt le caractère ridicule d'une presse qui joue avec ses principes fondateurs :

Je me souviens encore de cette UNE du principal quotidien d'Oran : la partie haute de cette première page, à l'occasion des funérailles d'un soldat mort au combat, titrait en grosses lettres avec la phrase du colonel qui avait présidé la cérémonie : « *notre cause est juste parce que des hommes acceptent de mourir pour elle* ». La moitié basse de la même page annonçait en lettres à peine plus petites que « *au cours d'un combat à Oued Machin, l'armée tue cinquante rebelles* ». La juxtaposition de ces titres hurlait le ridicule. Qu'un colonel devant un cercueil se fende d'une phrase aussi stupide que ronflante, on peut comprendre ! mais que l'équipe d'un journal ne voie pas que, selon le même critère de sang versé, son deuxième titre rend cinquante fois plus juste la cause de « l'ennemi » est désarmant de bêtise... (Ibid :157)

Molard termine sa réflexion sur la presse française par se poser une question substantielle sur ce que la France connaît en ce début du troisième millénaire : « Si selon la presse actuelle, les problèmes de la France de 2002 avec le chômage, les banlieues, les exclusions et l'insécurité peuvent être aujourd'hui considérés comme importants, comment qualifier ceux qui écrasaient l'Algérie des années 1954-62 ? » (Molard, 2003 :159).

Concernant le deuxième outil de l'AIE remis en question, Molard n'hésite pas à faire la différence entre l'autorité cléricale de France et le séminaire qui l'avait formé et qui s'inscrit dans la lignée des congrégations ou sociétés religieuses, comme celle des Pères Blancs, traditionnellement proches des milieux musulmans, ou bien encore des prêtres de la Mission de France. Il ajoute aussi

qu'une grande partie de séminaristes envoyés en Algérie étaient peu sensibles aux discours de propagande et s'attachaient à leur foi chrétienne et à l'amour universel des hommes, dénonçant chemin faisant les comportements militaires envers les personnes pauvres et sans défense. (Ibid :124)

D'un ton hurlant la déception et la trahison, Molard précise qu'il se réclamait d'une Eglise des marges qui s'opposait à un collectif épiscopal politisé, manipulé et qui tournait le dos aux valeurs prônées par l'Évangile :

Et pourtant, l'Eglise, celle du collectif épiscopal français, celle de Rome, s'est quasiment tue pendant les cinq premières années de guerre. Mais heureusement, pas toute l'église et même pas tout l'épiscopat. L'Eglise des marges parlait, elle qui regroupait pour la circonstance, avec des prêtres et des religieux (ses), les chrétiens que l'on disait à l'époque « de gauche » ou « progressistes », mais pas seulement eux. (Ibid.171)

Il ajoute aussi que cette démission de l'autorité cléricale qui était dans l'incapacité d'avoir une parole collective forte ne faisait que discréditer l'Eglise de France aux yeux des religieux sincères et imprégnés d'humanisme et animés par des idéaux communs d'humanité, concernant la guerre, la décolonisation, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes : « L'Eglise en tant que corps constitué, celle du Magistère, malgré tout ce qu'elle savait, a laissé les gens se débrouiller tout seuls avec leur conscience, comme si elle était dans l'incapacité d'avoir une parole collective forte » (Ibid.173).

Jean Molard n'omet pas de reprocher à l'Eglise de Rome sa non-implication dans la lutte pour la dignité humaine et pour la paix dans certaines sphères géographiques. Il nous dit que même plus haut placés, et plus à l'abri des pressions militaires ou politiques françaises, les gens de Rome étaient, eux aussi, aux abonnés absents (Molard, 2003 :174).

Ce sentiment de malaise et de solitude au sein de l'Eglise avait poussé l'auteur et beaucoup de séminaristes à tourner le dos à l'Eglise qui ne représentait plus à leurs yeux l'Evangile, la seule voie de la foi. Molard remercie Dieu de l'avoir envoyé en Algérie car la guerre lui a permis d'avoir une foi ébranlée mais épurée :

Mais à quelque chose malheur est bon. La foi sort secoué, mais purifié. Ne pouvant pas compter sur l'aide de l'autorité, on ressent davantage le besoin de retourner à l'Evangile, à son essentiel...En Algérie, c'est le ferment de l'Evangile qui a aidé des chrétiens à ne pas sombrer, comme d'autres ont trouvé des raisons de refus dans leur propre engagement politique, syndical, de type humaniste(Ibid.178).

L'auteur termine ses témoignages sur le rôle honteux de l'Eglise durant la guerre d'Algérie en utilisant une image des plus éloquents où les colonisés sont assimilés à des brebis, les militaires à des loups et l'Eglise à un berger qui avait la tête ailleurs :

Une fois de plus, j'ai eu honte, mais cette fois, ce n'était plus de mon pays, c'était de mon Eglise. Je pensais à tous ceux qui s'étaient mouillés pour résister, ceux qui avaient connu la prison, j'ai pensé aux torturés et j'ai revu certaines images...pendant que les brebis se battaient avec le loup, le berger avait la tête ailleurs (Ibid.176).

Pour finir, il faut préciser que si Molard s'en prend violemment dans ses mémoires à la presse et à l'Eglise, c'est parce qu'elles ont massivement contribué par leur hypocrisie à faire des Français un peuple égoïste, vil et comparse :

En Algérie, ce ne sont pas seulement des militaires qui ont été plus ou moins complices ou acteurs de la torture, c'est la France toute entière. Face à ce problème, l'immense majorité des civils de l'époque

parfaitement informés pour qui le souhaitaient, a été aussi aveugle, aussi « tolérante », aussi lâche, aussi complice que la plupart qui n'ont fait que reproduire sur place ce qui se pensait et se disait (ou ne se disait pas) en métropole(Ibid.103).

Ainsi nous pouvons dire que l'altérité du « dedans » est un sentiment qui isole l'individu dans son propre entourage, qui l'éloigne de l'idéologie collective mais qui le rapproche dans bien des cas de la valeur réelle de la vie et de l'Homme.

Pour revenir de manière synthétique sur la relation existant entre l'altérité dite du « dedans » et celle dite « du dehors » dont il est question dans *Djebel Amour...et de haine*, nous soulignons une scène où l'auteur se rapproche d'un vieux paysan algérien qui lui rappelle son père et par la même occasion s'éloigne des soldats de son bataillon car ils lui rappellent le soldat allemand de la seconde guerre mondiale :

Un jour, nous « ramassons » un vieux paysan qui laboure son champ avec un mulet et pauvre charrue de bois. Le vieux parle avec le capitaine sur le problème de son animal qu'il ne peut abandonner...j'ai pensé à mon père, paysan comme cet homme qui peut être ce jour-là, labourait lui aussi... En plus profond me revenait, une fois de plus, le souvenir des soldats allemands. Enfants, je les avais souvent vus alors qu'ils occupaient le Camp de Sathonay, dans l'Ain...ils nous faisaient grande peur quand ils bloquaient le village avec des mitrailleuses, fouillaient les maisons et « ramassaient » tous els hommes, y compris dans les champs. (Ibid.69)

En guise de conclusion, nous pouvons dire que *Djebel Amour ...et de haine* est un texte écrit avec beaucoup de courage car il cristallise le mal-être que beaucoup d'anciens Français ressentent aujourd'hui. Dans la préface de ces mémoires, Maurice, un « ancien d'Algérie » et ami de Jean Molard nous livre

que c'est ce genre d'écrits qui permettront à la France de se réconcilier avec elle-même et aller de l'avant en toute sérénité :

après tant d'années de silence, la parole à jaillit chez « les anciens d'Algérie » ...il faut que les réalités se disent et se redisent pour que s'expriment les consciences longtemps auto-muselées, pour la nation, trop souvent présentée comme la patrie des droits de l'homme, sache se reconnaître capable et coupable d'horreur, et enfin, aussi, surtout, afin que les leçons soient tirées pour le présent et l'avenir (Ibid. 7).

Il ajoute aussi que la France « doit faire des nombreuses mémoires individuelles une grande mémoire collective, la seule capable de permettre à la France d'assumer, de digérer et de dépasser les traumatismes qui pèsent encore sur de nombreux « anciens d'Algérie » comme sur beaucoup de rapatriés » (Ibid.8).

Il incite aussi les historiens français à s'intéresser de près aux multiples témoignages que les « anciens d'Algérie » peuvent faire sur ce qu'ils ont vécu réellement en Algérie, loin de toute défiguration des réalités : « L'ensemble de ses témoignages écrits, parfois discordants, nourrissant la recherche et les travaux des spécialistes, historiens et autres, finira bien par se réunir, comme les petits ruisseaux dans la grande rivière, pour faire une mémoire commune, assumée, dont le pays a besoin »(Ibid. :181). De son côté, Molard termine ses mémoires en les présentant comme la bataille pour la défense de l'Homme qui est restée une des principales constantes de sa vie de citoyen français et homme d'Eglise (Ibid.182).

Djebel Amour ...et de haine de Jean Molard est essentiellement une conception fraternelle et égalitaire que de Jean Molard réserve à l'Autre dont les traits ont déjà été dessinés par Sartre, Césaire et Memmi et d'autres militants qui ont mobilisé leurs plumes pour la dignité humaine. De par les positions prises par l'auteur vis-à-vis de l' « alter » et de l' « égo », nous pouvons dire qu'il s'agit

d'un texte à prendre en considération dans le processus de la lutte contre la conception intrinsèquement et extrinsèquement stéréotypée de l' « indigène » et qui jusqu'à présent ne cesse de creuser davantage le fossé entre l'Européen et les autres races, entre le Christianisme et les autres religions, entre la France et son Histoire coloniale.

Références bibliographiques

ALTHUSSER Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche) », article publié in *La pensée*, Paris, 1970

MOLARD Jean, *Djebel Amour...et de haine, un séminariste dans la guerre d'Algérie*, Editions Golias, Villeurbanne, 2003.

SIMMEL Georges, *Sociologie, étude sur les formes de la socialisation* (1908), P.U.F., 1999.